

LE PETIT PROVENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.950 - QUARANTIÈME ANNÉE - SAMEDI 17 AVRIL 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 0.10
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : Chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'Agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 6 Mois Un An
et Basses-Alpes..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.
Autres départements et l'Algérie..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger (Union postale)..... 8 fr. 17 fr. 30 fr.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 15 de chaque mois
Ils sont reçus à l'Administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Chefs et Soldats

Le correspondant du Times sur le front occidental, s'attachant à caractériser la manière de notre généralissime, arrive à cette conclusion : « Le général Joffre apparaît de plus en plus comme la plus haute personnalité de la guerre ».

Le jugement sera certes ratifié par toute l'armée française et par les pays tout entier, en même temps que par les armées et les peuples des puissances alliées. Les nations neutres, d'ailleurs, partagent nos vives sympathies et notre admiration profonde pour le généralissime français, pour celui que nous appelons tous « notre Joffre », d'une appellation familière où nous mettons un peu, et même beaucoup de notre cœur. Car s'il y a de la vénération dans cette sorte de culte que nous avons voué au chef suprême de nos armées, il y a aussi, il y a surtout de la cordialité. Et enfin il n'est pas jusqu'à nos ennemis, jusqu'à nos pires ennemis d'outre-Rhin, qui ne se trouvent amenés à s'incliner bon gré mal gré, — plutôt mal gré, — devant le prestige du général Joffre.

Pour tout le monde le général Joffre est donc bien, selon la très juste expression du journal de la Cité, la plus haute personnalité de la guerre.

Mais si l'on est soucieux de porter sur lui un jugement tout à fait exact, on doit ajouter que cet homme qui est la plus haute personnalité de la guerre est en même temps le plus simple et le plus modeste des chefs, un chef qui considère tous nos valeureux combattants comme des camarades et qui les traite comme tels. Là est d'ailleurs le secret non pas de sa popularité, car les très solides et éminentes qualités qu'il déploie dans le commandement pourraient suffire à la légitimer, mais de la forme spéciale de cette popularité. Tous les soldats, tous les Français ne se bornent pas à admirer la valeur militaire du généralissime : ils aiment le général Joffre comme un père.

La scène relatée dans la lettre d'un sergent du 15^e d'infanterie qui a été décoré de la Médaille militaire par le généralissime est de ce point de vue très significative. Le sergent raconte que, en remettant les décorations, le général Joffre avait un mot aimable pour chacun. Et il dit au nouveau médaillé qu'il était fier de porter la même Médaille militaire que lui. « Après ce court dialogue, ajoute l'auteur du récit, une bonne et franche embrassade avec deux gros baisers qui claquent. Je ne saurais dire ce que j'éprouvais au moment où les fortes moustaches du général frottaient mes joues. A ces moments-là on ne vit plus. »

A la lecture de ce simple récit, nous voyons la scène se dérouler devant nous : nous la voyons revivre devant nous dans sa très simple mais aussi très émouvante réalité.

Nous voyons le papa Joffre s'arrêtant devant les soldats qu'il décore, s'entretenant familièrement avec l'un et avec l'autre, donnant une chaude étreinte, une franche accolade à chacun de ces braves. Et nous voyons aussi de douces larmes mouiller les yeux, glisser lentement sur les joues basanées de nos héros poilus. « A ces moments-là on ne vit plus... » ajoute le sergent. C'est-à-dire, jeune héros, que l'on vit avec plus d'intensité que jamais parce que l'on a conscience, en un pareil instant, du lien sacré qui lie le plus petit soldat au chef le plus élevé, parce que l'on a conscience du profond sentiment de solidarité qui fait de toute notre armée — de toute notre armée nationale — une seule et grande famille.

C'est ce sentiment-là qui fait pour une très large part la force morale de l'armée française.

La cordiale bonhomie du généralissime représentée à la tête de notre armée l'image des qualités de cœur qui animent tous nos chefs. Tous ceux qui participent à la même œuvre de défense de la Patrie sont des camarades et vivent en camarades. A la différence de l'armée allemande, où un fossé infranchissable sépare l'officier hautain et insolent du soldat méprisé, l'armée française fonde toutes les âmes des combattants dans une noble unité morale. Et cette unité sera un des éléments les plus précieux de notre victoire.

CAMILLE FERDY.

LES RESSOURCES ALLEMANDES

Les économistes allemands évaluent ainsi la richesse de leur pays :

- 1^o Fortunes privées, meubles et immeubles assurés contre l'incendie, 220 milliards ;
- 2^o Propriétés municipales, avec ou sans bâtiments, 50 milliards ;
- 3^o Propriétés rurales, valeur du terrain, 50 milliards ;
- 4^o Industrie minière, privée, 6 milliards ;
- 5^o Valeur du capital allemand engagé à l'étranger et valeurs étrangères en mains allemandes, 25 milliards ;
- 6^o Mines appartenant à l'Etat, établissements d'Etat, monuments publics, ports et canaux, 15 milliards ;
- 7^o Valeurs en circulation, argent, monnaie, 6 milliards ;
- 8^o Ce qui donne un total de 372 milliards.

Le revenu annuel de l'Allemagne est d'environ 40 milliards.

Nous avons vu que les chemins de fer appartenant à l'Etat, et que le premier devoir des alliés sera d'exploiter tous les réseaux allemands.

Nous avons vu aussi que l'Allemagne

dépense tous les ans plus d'un milliard de marks pour son budget de la guerre. Comme elle n'aura plus besoin de budget de la guerre, la bonne et pacifique Allemagne aura un milliard de marks de plus pour ses alliés une entrée en jeu.

La Partie est perdue

Le kaiser le sait, le peuple allemand va l'apprendre

Paris, 16 Avril.

Un de nos confrères se dit en mesure d'affirmer de la façon la plus formelle que M. Bain, directeur de la Hamburger Amerika, comme le directeur de la Deutsch Bank, ont nettement affirmé il y a très peu de jours, que pour l'Allemagne la bataille est perdue. Notre confrère ajoute :

« Ce jugement, librement prononcé par des hommes qui connaissent les pensées de derrière la tête de l'empereur allemand, a un peu plus d'importance que la communication optimiste faite à un journal de New-York pour essayer d'influencer l'opinion américaine de plus en plus rétive. La bataille est perdue, ont-ils dit, et l'un d'eux a aussitôt ajouté d'un air soucieux : le peuple allemand n'en sait encore rien. »

Notre confrère termine : « Il va le savoir à son tour. »

La Légende de Sainte-Anastase

La fête de Sainte-Anastase, qui se célèbre le 15 avril, a inspiré au Journal des Débats cette délicieuse fantaisie, dont la Censure elle-même a souri :

Tout ce qu'on sait officiellement de Sainte Anastase, c'est qu'elle fut martyrisée sous Néron et que sa fête se célèbre le 15 avril. Par bonheur, cette fiche un peu sèche peut être complétée grâce à la tradition.

La sainte qu'on vénère aujourd'hui sous ce nom était issue d'une vieille famille romaine où de père en fils les hommes exerçaient les fonctions honorables et recherchées de généraux, de sénateurs, de chevaliers, de maîtres, parée de toutes les qualités du cœur, elle était née pour devenir chrétienne ; elle le fut, en effet, elle édifia par sa piété ses coreligionnaires et elle eut pour l'église de Rome quand en la vit traduite devant les tribunaux.

Elle montra beaucoup de courage et refusa de sacrifier aux idoles, moins par fidélité au culte de son choix que par le naturel de son esprit critique, qui mesura d'abord toute l'insuffisance de la religion païenne. Condamnée à mort par ordre de Néron, elle fut brûlée vive. Les plus atroces souffrances ne purent lui arracher une plainte. Elle mourut qu'une seule fois la bouche pour faire observer au bourreau, avec un grand sang-froid, qu'elle était malade et qu'elle avait besoin, elle gardait le souci du mieux.

Tant de vertu appelaient les célestes récompenses ; l'Éternel ne songea point une minute à les lui refuser. Il plaça la nouvelle venue à sa droite, parmi les vierges et les martyrs. Elle remercia poliment, disant qu'on lui faisait trop d'honneur, s'inclinant et saluant ses voisines avec humilité. Puis elle se mit à regarder autour d'elle. Ce n'était que vertus, beautés, ravissements : des âmes glorieuses, une mystique enchanteresse, une lumineuse et brillante mille fois que le soleil, un Dieu parlait et infini. Rien à reprendre dans ce concert sublime ? La sainte comprit bien vite qu'elle allait s'enlever ; l'Éternel le comprit également, et, comme elle avait tenu à se faire remarquer, il lui permit de retourner sur terre pour y aller jusqu'à la fin des siècles son plaisir favori. En lui donnant une seconde existence, qui fut son nom d'aujourd'hui, il la chargea d'exercer ses facultés critiques sur la pensée des hommes et, l'armant de ciseaux insaisissables, il lui livra les journalistes.

« Jésus-Christ, c'est-à-dire, elle fait son paradis sur terre. Par elle a une Parole chrétienne, elle taille, elle coupe sans merci ; elle trouve ses joies dans nos tourments, surtout si l'on tient compte de plusieurs autres qu'elle se tient à ses côtés et même à ses côtés, souvent impénétrables comme les votes de Dieu. Ils ignorent si complètement la rancune qu'ils tirent sa fête ; qui sait si le premier bouquet ne lui est pas venu de M. Clemenceau ? — Z. »

Nos Fonctionnaires à la Guerre

Ceux de la préfecture. — Ronds-de-cuir hommes d'action

Nos grandes administrations ont fourni à la patrie d'excellents soldats. La liste des morts et des blessés en fournit chaque jour de nouvelles preuves. La préfecture des Bouches-du-Rhône compte déjà pas mal de vies parmi ses employés.

Tout d'abord le capitaine Audibert, le plus glorieux, rédacteur aux services de l'Assistance (4^e division). Audibert partit comme lieutenant au 11^e régiment d'infanterie, cité deux fois à l'ordre du jour, fut capitaine sur le champ de bataille. Il fut tué d'une balle au front à l'attaque de Saint-Mihiel.

Buzat, rédacteur aux services de la police (5^e division), parti comme lieutenant, fut capitaine, a été tué dans la Meuse, récemment.

Moricelli, qui tous les présidents de sociétés de secours mutuels connaissent bien, eut les pieds gelés dans les tranchées et mourut à l'hôpital.

Les blessés sont nombreux aussi : Bouc, lieutenant colonial, qui fut blessé deux fois en septembre à la tête de sa section ; Maillotte, rédacteur aux finances qui fut blessé par le même obus qui tua son frère à la bataille de Verdun ; Bresson, capitaine d'état-major, qui passe sa convalescence en travaillant à la préfecture.

Pour un personnel qui comptait 60 personnes on avouera que la part est raisonnable, surtout si l'on tient compte que plusieurs des employés avaient plus de 45 ans et que, deux autres étaient retenus par leur service à leur poste. Il en est bien resté quelques-uns dans quelques coins, qui comptent sur l'honneur des autres. C'est pour ceux-là que les noms de ceux qui firent leur devoir auront le moins de signification.

Redons hommage à ces ronds-de-cuir qui deviennent des hommes d'action et qui servent la patrie qui les paie, autrement qu'avec de l'encre.

258^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 16 Avril.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant : Aucune action nouvelle sur le front depuis le communiqué d'hier soir.

Notre artillerie a abattu, hier après-midi, un avion qui est tombé en face des lignes anglaises, en arrière des tranchées allemandes, au nord d'Ypres.



Hoch ! Je vais pouvoir me remettre au turbin !

PROPOS DE GUERRE

Excédent de Poids

Il est bien établi que le gouvernement — pouvait-il moins faire ? — a accordé la franchise postale aux citoyens mobilisés. Ceci dit pour mémoire, voici la lettre que m'adresse une lectrice et que je prends la liberté de dédier à M. Thomson, ministre des Postes :

Je viens de recevoir une lettre de mon mari, et il m'a fallu payer 0 fr. 30 de taxe parce qu'elle pesait plus de vingt grammes. J'ai été surprise, car cette lettre ne paraissait pas plus lourde que toutes celles que je reçois ordinairement. C'est probablement que mon mari, pour éviter deux envois, avait glissé deux cartes postales destinées à nos fils dans l'enveloppe qui contenait sa lettre.

Avouez qu'à l'heure actuelle de pareils procédés sont bien mesquins, car enfin on ne pouvait ignorer que la lettre était envoyée par un soldat sur le front : le nom du régiment était sur l'enveloppe qui, de plus, portait le tampon de l'Alsace, ainsi que le numéro du secteur postal.

Écris à mon mari qui se trouve à l'Hartmannsvillerkopf pour lui recommander de peser ses lettres avant de les confier au vaqueur ; mais comme il ne recevra ma lettre que dans six ou huit jours, la chose peut se renouveler avant qu'il soit avisé.

Puisqu'on a le droit d'écrire un nombre illimité de lettres, je conseille à mon mari d'envoyer chaque carte ou lettre séparément. De cette façon l'administration des postes aura un peu plus de travail, mais pour moi cela sera moins cher.

Ainsi si la lettre du « pollu » dépasse vingt grammes, l'Administration la traite comme la lettre d'un vulgaire « pékin » ; sa sollicitude ne peut s'étendre au delà de vingt grammes... Ceci est déjà assez baroque. Mais comment le soldat qui se trouve dans la tranchée ou dans un pays sans commodité, peut-il savoir que sa missive excède le poids auquel il a droit ?

On a prévu bien des objets dans le fourniment du soldat en campagne, mais on a oublié d'y joindre un pese-lettres. C'est, évidemment, une lacune regrettable qui devrait être comblée afin d'éviter aux familles qui ne sont pas riches des petits mécomptes dans le genre de celui que signale ma correspondante.

A moins que le ministre de la Guerre n'envoie un petit mot à son collègue des Postes pour lui demander de rappeler à son administration que la France est en guerre et que les braves gens qui se battent pour elle ont tout de même droit à un peu plus de tolérance. Ce qui serait évidemment la meilleure des solutions.

ANDRÉ NEGIS.

L'odyssée guerrière du chanteur Darbon

Qu'était devenu notre ami Darbon, le distingué et sympathique aux Marseillais. Nul ne le savait, hors ses proches car Darbon n'aime pas la publicité, il a fait son devoir de Français et comme tout le monde en a fait autant il n'estime pas que l'on doive parler de lui.

Où, c'est très vrai, lui ait-il dit, mais vous êtes connu de tous à Marseille. Connaissez-vous un autre moyen de renseigner tous vos amis qui sont tous les Marseillais autrement que par la presse.

C'est ainsi que j'ai connu son histoire. Inconnu au régiment territorial, il fut versé au 149^e régiment d'infanterie dans la même compagnie où notre ami Victor Jean était lieutenant. Il combattit tout d'abord à Suippes, près de Reims, puis il alla au bois de Bouvigny tout près de Notre-Dame-de-Lorette.

C'est là qu'eut lieu un concert fameux où l'on entendit chanter Darbon avec sa barbe et sans nodard. Après un court séjour le régiment fut envoyé auprès d'Ypres. Darbon n'y combattit pas longtemps. Il fut blessé en arrivant. Le jour même où notre regretté confrère marseillais Bellin trouvait une mort glorieuse Darbon fut blessé aux yeux dans l'éboulement d'une tranchée. On le crut aveugle. Il fut évacué à Domfront (Orne) où il s'efforça de distraire ses camarades. Le 31 janvier 1915 profitant de ce que Mme Darbon (alias Nodard) était venue le voir il donna au profit des blessés un concert qui rapporta une coquette somme intégralement versée à la Croix-Rouge. Les Domfrontais virent ce jour-là Darbon avec Nodard et ils entendirent quelques-uns des airs qui firent fortune dans une revue marseillaise. Les Attes de la France, Nos Soldats, etc.

Darbon est maintenant au Mans dans un dépôt de convalescents où il réhabite ses yeux à l'aide de lunettes noires, aux éclats du soleil. Il pense aussi aux lumières de la rampe et songe aux belles chansons patriotiques dont les Darbon-Nodard pourront régaler les Marseillais, après la guerre. Car il sait qu'il n'est pas aveugle et qu'il ne faut songer qu'à la victoire. Remportons-là d'abord. Nous verrons à la chanter ensuite...

PIERRE MARCELLE.

Le Départ des Consorts de Pondichéry

Londres, 16 Avril.

On mande de Calcutta au Daily Telegraph que des scènes enthousiastes se sont produites hier à Pondichéry, à l'occasion du départ des consorts de la classe 1915 et de la classe 1916.

Un prétre a béni les jeunes gens qui gagnaient la métropole, et a remis à chacun d'eux un souvenir religieux.

Les jeunes gens se sont ensuite portés sur la jetée, en chantant la *Tippuram*.

LA GUERRE

Les Zeppelins poursuivent sans succès leurs incursions sur l'Angleterre

Un taube lance des bombes sur Amiens Il fait onze victimes

Paris, 16 Avril.

Le Journal officiel de demain publiera un décret relatif à la prorogation des échéances et au retrait des dépôts en espèces.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier

Paris, 16 Avril.

Nos aviateurs ont relevé à la française les incidents de la nuit dernière et des taubes qui continuent à lâcher leurs bombes incendiaires sur des villes ouvertes et sans défense. C'est au grand quartier général allemand, installé dans la maison d'un de nos plus sympathiques confrères, M. Corneau, directeur du « Petit Ardenais », que nos aviateurs s'en sont pris.

Si le kaiser, qui passe son temps à débattre d'un front à l'autre, s'y trouvait par hasard, il a dû avoir, lui qui est superstitieux, une belle émotion. En tout cas, le raid hardi, et si heureux, de nos avions, donnera à réfléchir aux chefs des barbares.

La journée a, d'ailleurs, été marquée par une suite d'événements heureux.

Nous avons conquis tout le péron sud-est de Notre-Dame-de-Lorette, et réfugié de sévères leçons à l'ennemi à Orlières-la Boisselle, à Baguelle et aux Meurissons.

Peu à peu, nous resserrons les deux brèches de la pointe allemande de Saint-Mihiel. De ce côté surtout, nos progrès sont intéressants.

Nous en réparitions bientôt. Actuellement, il nous faut éviter la discrétion de notre état-major, qui travaille en silence.

En Alsace, nous avançons méthodiquement et de façon continue vers Colmar.

Sur le front oriental, la situation apparaît également favorable.

Les forces russes sur le Niemen et en Pologne sont reconstituées et s'inscrivent officiellement au moment favorable.

Dans les Karpathes, la résistance désespérée des Austro-Allemands fléchit visiblement sous la pression formidable des Russes. Il y a là, au dire des experts militaires, quatre millions d'hommes en présence. La mêlée qui se prépare dépassera, par ses proportions, les rencontres les plus gigantesques.

Hindenburg, l'empereur suprême et la suprême pensée de la Germanie, vient de réunir un grand Conseil de guerre, auquel assisteront les architectes autrichiens. Cela respire la peur et préage les catastrophes.

Du côté des neutres, rien de nouveau. C'est la « Triple-Attente » qui se recueille, tout en se préparant, ou qui se prépare tout en se recueillant. Ne la troublions pas, nous avons mieux à faire.

MARIUS RICHARD.

Ceux que le général Joffre décore

Paris, 16 Avril.

Un de nos confrères reçoit de Carmaux un extrait d'une lettre du sergent Henri Galaup, 15^e d'infanterie, qui, au cours de la bataille d'Ypres, tint tête, avec sa section, aux attaques répétées d'une compagnie ennemie, et qui fut décoré de la Médaille militaire par le général Joffre.

Galoup dit :

« Le généralissime, en nous remettant la médaille, avait un mot agréable pour tous. Il me dit :

— « 23 ans, mon général... »

Je répondis :

— « 23 ans, mon général... »

Il me dit :

— « 23 ans, mon général... »

« J'en suis très fier, mon général ! »

Après ce court dialogue, une bonne et franche embrassade avec deux gros baisers qui claquent. Je ne saurais dire ce que j'éprouvais au moment où les fortes moustaches du général frottaient mes joues. A ces moments-là, on ne vit plus. »

Un grand Conseil de Guerre au quartier général allemand

Rome, 16 Avril.

Le « Giornale d'Italia » annonce que les archiducs Frédéric et Eugène sont partis pour le grand quartier général allemand, où ils assisteront à un grand Conseil de guerre présidé par Hindenburg.

Tous les commandants de l'armée allemande ont été invités à prendre part à cette conférence.

Les Consorts russes dans les Armées alliées

Pétrograde, 16 Avril.

Par ordre de l'empereur, les sujets russes appartenant aux classes 1914, 1915, 1916, enrôlés dans l'armée française ou dans les armées britannique, belge, serbe ou monégasque, sont dispensés de répondre en Russie à l'appel sous les drapeaux.

Après la guerre actuelle, le ministre de la Guerre, d'accord avec le ministre de l'Intérieur, pourra, lorsqu'il le jugera opportun, tenir compte de la période passée par ces jeunes gens sous les drapeaux alliés et adjoindre à leur période de service actif dans l'armée nationale.

Deux nouveaux Zeppelins sur l'Angleterre

Dégâts insignifiants

Londres, 16 Avril.

Cette nuit, à minuit dix, deux zeppelins sont apparus à Maldon et à Essex. Ils ont lancé quatre bombes sans causer aucun dégât.

Les dirigeables allemands ont également jeté des projectiles à Heybridge et à Basin à une distance de trois kilomètres. Quelques maisons ont été incendiées.

Les zeppelins ont suivi le cours du Blackwater, manœuvrant en cercle.

Londres, 16 Avril.

On ne possède aucun détail sur le raid des Zeppelins au-dessus de Maldon.

Une sirène avait averti le habitant de Lowestoft, à une heure du matin, de l'approche des Zeppelins.

On entendit aussitôt trois explosions et on vit un dépôt de bois en flammes. Il ne sembla pas qu'il y ait d'autres dégâts.

Une femme a été légèrement blessée. Trois chevaux ont été tués dans leur écurie.

Avant de repartir au-dessus de la mer, le Zeppelin a lancé six bombes sur Southwood.

Londres, 16 Avril.

Ce matin, vers une heure et demie, un Zeppelin venant de la mer au survol de Lowestoft, lança trois bombes dans le voisinage de cette localité.

Un incendie a éclaté à trois kilomètres de la ville. On n'a pas encore pu constater l'étendue des pertes.

Amsterdam, 16 Avril.

Une dépêche officielle de Berlin dit que, dans la soirée du 14 avril, un dirigeable naval a attaqué, à l'embouchure du Tyne, et jeté de nombreuses bombes.

Le dirigeable est rentré sans avaries.

L'Action russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 16 Avril.

L'état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

Près d'Ossovietz, le 14 avril, l'ennemi a tenté, sans succès, de progresser vers notre front, dans la direction de Mlava. Les engagements dans les parties avancées tournent à notre avantage.

Sur la rive gauche de la Bzoura, nos premières lignes ont occupé le domaine de Kunoain, dans la région de Sochaczew.

Dans les Karpathes, nous avons progressé quelque peu dans la région qui s'étend au nord d'Oujok, où nous avons fait 200 prisonniers.

Nous avons repoussé des attaques ennemies contre les hauteurs situées au sud du village de Volosate, près d'Yavoro et au sud de Koziutwka.

Les Allemands craignent une nouvelle invasion en Prusse orientale

Londres, 16 Avril.

On mande d'Amsterdam au Morning Post que des milliers d'hommes de troupe ont été amenés à Königsberg.

On craint un renouvellement de l'offensive russe en Prusse orientale.

Les Allemands risqueront-ils un nouvel effort contre Varsovie ?

Londres, 16 Avril.

On mande de New-York au Daily Telegraph que les experts militaires américains s'intéressent vivement à l'activité russe dans la région de Varsovie.

His bases leurs conclusions sur les dépêches officielles et les dépêches particulières des correspondants américains. Ils sont d'accord pour déclarer que la nouvelle activité pourrait bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

On envisage aussi l'idée que les Allemands pourraient bien signifier que les conditions météorologiques se sont suffisamment améliorées pour que les Allemands risquent encore un violent effort contre Varsovie.

</

